

Inter
Art actuel



Un lieu, un Symposium, le paysage la Sonorité des lieux — Val-David (Québec)

Marc-Antoine Monette

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, M.-A. (1998). Un lieu, un Symposium, le paysage : la Sonorité des lieux — Val-David (Québec). *Inter*, (69), 63–63.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Un lieu, un Symposium, le paysage : la Sonorité des lieux —

Marc-Antoine MONETTE

Val-David (Québec)

Assembler les convergences dans l'espace, le lieu, la sonorité : une aventure de créateurs en terrain d'échanges. Ce terrain donna, à propos du Symposium d'art contemporain et multidisciplinaire de Val-David, dans les Laurentides, l'exquise impression d'une piste d'hébertisme culturel où le ludisme se maria avec les préoccupations de l'art d'aujourd'hui.

C'est à la résidence de René DEROUIN que se joua ce 3^e volet des événements de sa fondation, *Sonorité des lieux* (du 24 juillet au 12 octobre 1997), faisant suite à *Intégration aux lieux* en 1996 qui recevait l'artiste mexicaine en art éphémère Hélène ESCOBEDO et aux *Territoires rapaillés* en 1995 qui rendaient une sorte d'hommage au désormais regretté poète Gaston MILRON. Ce triptyque enrichit dans une large mesure la topographie culturelle des Basses Laurentides : enfin une activité à l'envergure de la configuration de leur paysage !

Je partis d'un bon pas dans les sentiers aménagés pour la découverte des installations avec un léger contentement fébrile procuré par la paix de cette ambiance baignée d'ombrages et de lumières, de fraîcheur humide, de rochers couverts de mousse, de lichens, de jeunes tiges nouvelles (ce qui ne manqua sûrement pas de plaire à Pierre DANSEREAU, écologiste, personnalité invitée à prononcer l'une des nombreuses conférences proposées pour l'événement ; celle-ci en l'occurrence portait sur l'écologie des lieux. Notons les autres conférenciers rapidement : Jocelyne CONNOLLY — historienne, Pierre THIBAUT — architecte, Henri DORION — géographe, Raymond MONTPETIT — muséologue, Pierre MORENCY — poète ; autant de secteurs questionnés par la réflexion sur la notion du lieu). Ainsi je pénétrais dans ce petit boisé où furent transitoirement installés les travaux des collaborateurs. Voici donc un écho du paysage de *Sonorité des lieux*.

Dans cette excursion des moins banales, surprenait d'abord l'incursion de cinq figures : emblématique de l'ancêtre des forêts, support aux projections spatiales, une matière-arbre selon la Société Protectrice du Noble Végétal (Yvon COZIC et Monique BRASSARD) qui servirait de métaphore à l'existence humaine. Il se greffa sur ces planches de bois brut peintes de formes abstraites rythmées autant de codes à déchiffrer à travers les contrastes des matériaux utilisés, par exemple du grenat suspendu jouant sur le léger et le lourd ou du vinyle au coloris fantastique amusant entre la gravité du grenat perché et l'humour des associations camavalesques. Ces fixations, signes temporaires où temps et espace questionnés veulent se reconnaître dans l'autre et dans son entourage, puisant dans notre capacité d'émerveillement à réinventer le lieu, son sens et sa durée (ça, le climat pourra s'en charger), chargeaient de corrélations l'énigme de ces momies déifiées des bois.

L'événement fut lieu d'échange, de mémoire et de paysage. Du Costa Rica, Otto APUY rapporta le *jicaro*, un arbre des forêts sèches qui servait aux indigènes à maints usages. Transformant sa fonction en le changeant de lieu il le dotait ainsi d'une dimension renouvelée dans sa mémoire d'objet. Il fit une pluie de colonnes spatiales de ses coquilles vides enfilées l'une sur l'autre ; nous devions traverser l'obstacle, installé sur le passage. La soudaineté de cette étrange apparition

venue d'ailleurs me projeta dans deux dimensions à la fois, elle devenait l'écran où d'inattendues images nous éveillaient au monde auquel elles appartenaient, comme un souvenir coloré des sueurs indigènes.

Derek BESANT, de l'Alberta, a planté des panneaux qui me semblaient bien être à « signalisation littéraire ». Ses trajectoires proposées contribuaient à nourrir notre dialogue intérieur devenu plus présent dans « cette forêt qui écoute » : « Attendez-vous quelqu'un, je suis à toi, prenez garde de tomber » était inscrit sur un de ces panneaux avec une sauterelle illustrée. Ces dislocations sur la réflexion de nos propres projections d'itinéraires, un clivage qui augmentait l'étrangeté de ces approximatives affinités, faisaient basculer la familiarité trop coutumière du lieu et de ses références habituelles, ébranlaient et confrontaient nos signalisations d'un paysage qui peut-être devenait l'envers du non-sens apparent de ces petites « comptines » bizarres : le non-dit d'un hasard avec lequel nous devions désormais composer.

Autre attirance magnétique, au-delà de ces interventions pittoresques, celle d'aller satisfaire ma soif d'espace vierge dont manifestement mon imaginaire était avide, plongé qu'il était dans cette féerie forestière. Et c'est à croire que René DEROUIN eut un semblable besoin subit. En effet il avait défriché un sentier léger de vide au travers des basses branches desséchées des sapins frères et squelettiques. Nous marchions la majeure partie du temps sur de la mousse verte. DEROUIN créa ainsi une promenade des plus magiques, d'une simplicité enfantine. Nous parcourions le tracé avec ce mystérieux sentiment : Que faisons-nous là ? Qu'allions-nous trouver ? Aussi, d'autres interrogations sûrement plus triviales, venant de gens pressés, fusaient : À quoi ça sert ? Je me rappelais alors ces moments où, enfant, je passais tant d'heures enchantées, blotti sous un sapin, me créant un sentier imaginaire, croyant aux gnomes, parlant aux elfes, apercevant la ramure d'un cerf à chaque instant ; le rêve, quoi.

Mais c'est en me retrouvant devant l'immuabilité, le mutisme-mobile, la quiétude du *Jardin insulaire* d'Adrienne LUCE que j'éprouvai véritablement l'enchantement de la *Sonorité des lieux*. C'était un aménagement, de style zen, de sable et de gravier concassé délicatement posés autour de deux grosses roches émergées de l'immatérialité devenue transparente par le souci serein d'une artiste qui dégagea de l'emprise terrestre la pesanteur, afin de nous faire vivre « le silence vibratoire du géologique », sous-titre de son œuvre. Travail sensuel et presque sexuel par la sobriété et la nudité ductile des contrastes aux tons brun chaud-humide. Un cap découvert fendait la terre de sa robuste plainte ; des racines nouvelles, du lichen et de la mousse verte encerclaient les mastodontes muets.

Comblé par la résonance naturelle de la terre, chargé d'une indéfinissable gratitude envers le silence embelli par l'amour et l'affection du jardinier zen, je quittai, aux petits oiseaux, ces lieux magiques.

Mais il restait une note à cet événement. Il ressort que la *Sonorité des lieux* devait à Michel GONNEVILLE, compositeur de musique actuelle, de mettre, c'est le mot, le point d'orgue au Symposium pour qu'il soit complet. Une trame sonore fixée sur bande numérique multipiste était diffu-

sée à intervalles réguliers dans la forêt. La muse des airs et de l'espace flirtait avec le vent, le bruissement des feuilles, le bourdonnement des insectes et le cri assommant d'un écureuil exaspéré d'être envahi. Spatialisant les lieux, enveloppant l'étendue avec une panoplie d'effets sonores où nous pouvions reconnaître, mêlée à la voix envoûtante d'une cantatrice, l'âme des lieux, la beauté sauvage des chants respectifs du huard à collier, de la grive, du goglu, du geai bleu et de la chouette rayée, tapissant les lieux de leur harmonique naturelle et tout teinté de l'appropriation d'un territoire, inséparables l'un de l'autre à la mémoire que nous avons d'eux. Tant de souvenirs surgissent à leur écoute (des lieux, des lacs, des forêts, des régions).

La *Sonorité des lieux*, c'était un bois qui écoute et qui reçoit la résonance partant et revenant, entre et outre l'espace d'une mesure et l'intégration magnétique, entre les passants et le temps. La brièveté à saisir, l'immédiété du sens et du senti à vibrer signifiait se laisser refléter plutôt que réfléchir, laisser monter en soi, libérer la note, exprimer le naturel des lieux. La forêt devenait un lieu d'échange propice à la transparence, où les masques tombent, où les miroirs se font face ; paraître devenait difficile, il nous fallait être.

Et en moi-même le souhait mille fois reformulé refaisait surface : qu'apparaisse cet art intégré au paysage, transformant nos activités, embellissant le visage planétaire, agissant sur le mouvement des êtres avec une « écologie » de moyens. Mais surtout, vivre un contact réel avec les participants, nos amis, notre entourage, le concert mondial, nous y étions, c'était convaincant. Cet été à Val-David, un autre pas fut franchi vers la collectivité d'une communauté dirigée par des créateurs autour de la création, essentiellement.

Transformer le paysage. La conscience des lieux.

section
événement
ville
Val-David
auteur(s)/situation
Marc-Antoine MONETTE
artiste (Val-David)

dossier projet
inter
numéro 69
page
63 de 92